

SE FRAYER UN CHEMIN DANS LE TEMPS ET L'ESPACE

Michel Couturier,
la friche la galaxie, Centrale, 2025
Photo © Philippe De Gobert



Michel Couturier,
Un royaume sans frontière, 2018,
video-still
Capture d'écran © l'artiste

La première exposition monographique institutionnelle dédiée au travail profondément poétique et singulier de MICHEL COUTURIER (°Liège, 1957- Bruxelles, 2024) a ouvert ses portes en octobre dernier, à la Centrale for contemporary art, à Bruxelles. Sous le commissariat de Tania Nasielski et de Colette Dubois, elle rassemble de nombreuses productions récentes d'un artiste trop tôt disparu, dont cinq vidéos réalisées entre 2018 et 2022 dialoguant de manière remarquable avec l'espace et la quarantaine de dessins présentés à cette occasion. Une déambulation ponctuée de fragments visuels et sonores qui initient des rencontres graphiques et auditives particulièrement stimulantes.

Au gré d'un parcours fluide et antéchronologique, la visite débute par le visionnage de la toute dernière réalisation filmique de l'artiste constituée d'une série de séquences tournées en 2022 en zone périurbaine, le long de la très étendue Via Casilina à Rome et alentour, et finement nommée *la friche la galaxie* — titre éponyme de l'exposition et de l'édition qui l'accompagne. Sous le regard contemplateur de quelques portraits d'hommes gravés dans la roche, datant de l'Antiquité et marqués par le passage des années et des intempéries, l'artiste nous convie à la découverte de ces espaces dépourvus d'identité propre mais non de vie, paysages hétéroclites autant qu'indéterminés, ni tout à fait urbains ni tout à fait ruraux, ni tout à fait sauvages ni tout à fait maîtrisés, en marge des centres-villes et aux abords des grandes métropoles. Comme à son habitude, Michel Couturier s'attache à prendre le pouls d'un territoire en le sillonnant de tous côtés et en prêtant attention aussi bien à ce qui se passe ou se présente à ras du sol que de part et d'autre de la ligne d'horizon. Suivant sa progression, l'on identifie sans mal les nombreux indicateurs d'une activité humaine, telle qu'on la connaît et retrouve quasiment partout à travers le monde aujourd'hui, flux continu de travailleurs et d'engins roulants, navigants ou volants, auquel viennent s'ajouter quantité de constructions et de structures de tous types qui balisent autant qu'elles fragmentent nos environnements terrestres et aériens. Ainsi, cette séquence filmée d'un groupe d'oiseaux posés sur un assemblage de trois lignes électriques alignées et reliées à un pylône, en contre-haut d'une clôture de barbelés délimitant un périmètre à accès restreint, est à la fois très graphique et lourde de sens.



LA FRICHE LA GALAXIE
MICHEL COUTURIER
 CENTRALE FOR CONTEMPORARY ART
 45 PLACE SAINTE-CATHERINE
 1000 BRUXELLES
 JUSQU'AU 22.02.26

MICHEL COUTURIER,
LA FRICHE LA GALAXIE
 ÉDITIONS LA LETTRE VOLÉE,
 BRUXELLES, 2025.

1 Fragment extrait de la vidéo *Est-ce là le centre ?*, 2021.

2 https://www.exporevue.com/magazine/fr/index_michel_couturier.html

3 Propos de Michel Couturier extraits d'une conversation entre l'artiste et Michela Sacchetto publiée en introduction de l'ouvrage *Through the Looking Glass*, coédition Michel Couturier, ARP2 Editions et MER Paper Kunsthalle, 2017, pp. 3-5.

Toute cette agitation humaine et matérielle génère un bourdonnement hautement caractéristique qui nous accueille dès l'entrée pour ensuite nous accompagner tout au long de notre traversée de l'exposition. Constituée de bruits ambiants et sourds, à forte consonance métallique, mêlée à quelques paroles prononcées à voix basse, et entrecoupée de rares vocalises émises par quelques nuées de volatiles ou des chiens errants, chaque bande sonore se nourrit des suivantes, placées à proximité, pour augmenter son vocabulaire acoustique et se propager au-delà des box où sont projetées les vidéos. En se contaminant ainsi les unes les autres, ces bandes-sons finissent par emplir l'espace, comme pour faire entrer le bouillonnement incessant de la ville et du dehors dans le territoire sanctuarisé du centre d'art. À cette confusion de sonorités familières répond un vaste ensemble de figures dessinées, majestueuses et silencieuses, tantôt silhouettes, tantôt empreintes qui se sont, elles aussi, émancipées de leur contexte d'origine qu'est la pellicule, pour composer un subtil répertoire de formes prélevées dans le paysage qui, désormais, jalonnent notre parcours intérieur. En des traits à la fois précis et appuyés, la série des fers à béton, par exemple, se mue en une déclinaison d'artefacts indistincts qui, tels des vestiges d'un autre temps, endossent ici le rôle de témoins d'une modernité qui paraît s'étioler par ses fondations mêmes.

Dans les vidéos de Michel Couturier, les temporalités passées et présente se télescopent constamment, que ce soit par l'introduction de passages littéraires reportés à l'écran ou lus à haute voix, les renvois à une architecture et à une statuaire de périodes antérieures, ou encore le recours aux archives, attestant par là même des transformations perpétuelles qui régissent la vie et le fonctionnement de nos sociétés humaines ; un rapport au temps en tout point opposé à celui auquel appartiennent les corps et les êtres dépendants des lois physiques et biologiques dictées par la nature. Cette fracture temporelle nous est transmise de manière aléatoire par l'artiste à travers plusieurs plans fixes pouvant s'apparenter à des respirations, que sont, par exemple, l'eau d'une rivière qui s'écoule, un troupeau de moutons en train de paître, un champ de coquelicots ballottés par le vent. Même si la nature reste bien présente en milieu urbain, l'artiste ne manque pas de souligner qu'elle est précisément circonscrite dans l'espace géographique de la ville. Par ailleurs, engagés dans un dialogue constant, la terre et l'eau nous offrent une relative horizontalité des surfaces à laquelle s'ajoute la dynamique résolument circulaire des courants aériens et marins. À cet état de fait, Michel Couturier aime à y opposer une verticalité affirmée, une caractéristique qui s'avère récurrente dans ses œuvres sur papier et qui semble rappeler, en filigrane, le besoin constant de l'humain de dominer son environnement jusqu'à coloniser l'espace céleste.

On l'aura rapidement compris, Michel Couturier est de ces artistes qui focalisent leur attention sur un territoire en particulier puis, lentement, dérivent vers d'autres sphères qui conduisent à différentes couches de lecture et de significations, voire provoquent, parfois, des matérialités inattendues. Comme lorsqu'il joue avec la colorimétrie en alternant vues réelles et images chromatiques inversées, c'est-à-dire travaillées en négatif ; une spécificité particulièrement réussie dans sa vidéo intitulée *L'enlèvement de Proserpine* (2018) puisqu'elle participe là à renforcer l'artificialité du décor, en conférant une dimension quasi fictionnelle à cet environnement dénaturé par la présence d'un vaste circuit automobile qui enserme le lac de Pergusa, en Sicile. Ce faisant, elle éveille en nous un sentiment de désenchantement face à une nature sauvage qui apparaît de plus en plus contrainte en même temps qu'elle séduit par ses tonalités hautement attrayantes et surprenantes. Comme l'a rapporté Patrick Amine dans sa recension de l'exposition pour *Exporevue*, "les scènes filmiques de Michel Couturier surgissent tels des mirages 'familiers' : à la fois proches et inaccessibles, froides et hospitalières. Ou bien totalement anachroniques. Ses lampadaires urbains, caméras, panneaux, grues et poteaux érigent une faune métallique dans nos paysages sursaturés de débris industriels et de vacuité. Ils deviennent les figures totémiques d'un paysage en mutation, entre friche et utopie, veille et oubli."²

Les voies de communication que sont les sentiers, les routes, les canaux, les autoponts, et autres types d'accès aménagés par l'être humain pour réguler la circulation des marchandises et des personnes sont omniprésentes dans ses œuvres vidéo, dont l'exemple le plus manifeste est sans aucun doute l'installation *Bonfire*, qui clôt l'exposition. Simulant un feu de camp, six écrans de télévision disposés à même le sol diffusent, chacun, l'enregistrement d'une immersion dans un lieu urbain donné, correspondant au temps de collecte de matières combustibles qui, systématiquement, se termine par l'image d'un brasier collectif, destiné à réchauffer les volontaires. En contrepoint à l'incessante circulation automobile, la caméra suit la déambulation de différents groupes de personnes vaquant, à pied ou à vélo, à la recherche de déchets mis au rebut ou bien abandonnés le long des façades d'immeubles et devantures de magasins, au détour de rues et de carrefours, dans une ambiance relativement détendue et appliquée à la tâche. L'ensemble constitue la trace d'un projet participatif initié par l'artiste et réalisé dans plusieurs villes d'Europe entre 2006 et 2014.

Inlassable arpenteur et scrutateur assidu des comportements humains en matière de domestication des paysages, Michel Couturier a dédié sa vie à décortiquer et à interroger les diverses manières dont l'espace, industrialisé et urbanisé, conditionne, parfois à l'extrême, notre façon d'habiter et de nous déplacer, tout autant que de regarder le monde qui nous entoure. Aussi, pour conclure, il me paraît opportun de reprendre quelques extraits d'une parole livrée lors d'une conversation avec l'historienne de l'art et commissaire d'exposition Michela Sacchetto, lesquels traduisent la grande qualité d'écoute et d'observation de l'artiste, doublée d'une attention et d'une sensibilité rares à son environnement — et à l'ensemble des êtres le composant —. Il me semble essentiel de la rappeler aujourd'hui pour, possiblement, étendre sa portée : "Je m'intéresse à des lieux invivables. L'idée, l'intuition qui accompagne mon travail, c'est que ces lieux sont comme un miroir grossissant de nos villes (et de nos campagnes) où certes on trouve le moyen de vivre, mais qui sont eux aussi, de manière moins totalitaires, limités, contraints, etc. [...] Ce que j'essaie de faire c'est montrer mais aussi, dans un même mouvement, comprendre et dompter, apprivoiser, domestiquer ces lieux. [...] Je ne voulais pas traiter un sujet ni étudier un objet, ma démarche a été de partir de mon expérience personnelle, d'un 'je' et de la travailler jusqu'à en faire quelque chose qui peut intéresser d'autres personnes, quelque chose qui produit donc une sorte de relation, un 'nous'. C'est un 'nous' général, il ne postule pas un 'eux' duquel il se distinguerait et qui pourrait être objet d'étude ou de compassion (ou d'opprobre, ou de rejet). Il s'agit de produire quelque chose qui s'ajoute à la perception du monde et qui, peut-être, pourra générer de la pensée, du questionnement."³

À l'heure d'écrire ces lignes, nous apprenons avec consternation et incrédulité la fermeture définitive de la Centrale for contemporary art en février prochain, quelques mois seulement après sa réouverture sur la place Sainte-Catherine, et la rénovation de l'ensemble de ses espaces d'accueil et d'exposition. Quel gâchis considérable que de mettre ainsi un terme à une dynamique, un rayonnement et un engagement collectif portés pendant près de vingt années à la promotion de l'art et des artistes à Bruxelles.

Clémentine Davin